

Le Pasteur Alfred LONG

1866-1934



C'est à Paris, le 8 juillet 1866, que naquit Alfred Long.

Les jeunes parents qui accueilleraient ce jour-là leur premier enfant auraient été bien étonnés si on leur avait dit qu'ils recevaient un futur prédicateur de l'Évangile. En effet, les parents d'Alfred Long n'étaient guère religieux. Sa mère, une Lorraine, était catholique, mais n'allait qu'une fois l'an à l'église et ne s'occupait jamais de religion entre temps. Son père, d'origine Picarde, et des environs de Roye, s'occupait encore moins de religion. C'était un homme d'esprit voltairien, bon citoyen, travailleur éclairé, épris de morale et de justice sociale, mais pour qui la religion était, comme pour tant d'autres, synonyme de cléricalisme et d'oppression. Aussi, ne priait-on jamais dans sa maison, et n'y parlait-on jamais de Dieu, ni de l'Évangile, ni du Sauveur !

Pourtant, c'est chez les Frères des Ecoles chrétiennes que le jeune Alfred Long reçut son instruction — la III^e République n'avait pas encore, il est vrai, décrété l'instruction publique, laïque, gratuite et obligatoire. Il fut un bon élève. Son père, sévère et dur, n'aurait pas toléré qu'il en fût autrement, et lui avait bien interdit de descendre au-dessous de la 5^e place. Chez les Frères, le jeune Long apprit le catéchisme et à 12 ans fit sa première communion. Il vint à cette cérémonie avec sincérité et se souvint plus tard d'avoir eu, à la communion, un élan de son cœur vers Dieu, pour se donner à Lui. Mais cet élan fut vite brisé et oublié par le jeune garçon. Peu après, vers 13 ans, ayant eu à subir une injustice

à l'école, il refusa nettement d'y retourner, et son père le mit au travail.

Devenu un jeune employé de magasin, il comprit bien vite qu'il avait commis une erreur en quittant l'école, et il ne négligea pour la réparer aucune occasion de s'instruire, soit dans les cours du soir, soit par l'étude personnelle chez lui. Il arriva, grâce à d'heureuses dispositions pour l'étude, à obtenir son brevet et à entrer comme stagiaire dans l'Enseignement. Il fut un autodidacte, et un travailleur acharné qui étudia toutes sortes de matières.

Quelques années passèrent au travail et à l'étude. Il y avait longtemps que les bonnes impressions du jour de la communion s'étaient évanouies. Le jeune homme n'était guère encouragé par les siens à s'occuper du fait de Dieu. On peut dire qu'à 17 ans, Alfred Long vivait dans l'indifférence religieuse, dans l'incrédulité. C'est alors que Dieu se rappela à lui.

Un dimanche après-midi, il se promenait avec son père et son frère. La pluie torrentielle qui tomba tout à coup les obligea à chercher un abri. Ils n'allèrent pas au café, mais ils entrèrent dans une salle de conférences de la Mission Mac All. Ce fut le premier contact avec l'Évangile. A quelque temps de là, Alfred Long alla trouver un pasteur d'une église luthérienne devant laquelle il passait parfois et s'informa de ce qu'il y avait à faire pour devenir protestant. Le pasteur lui demanda tout d'abord s'il avait le consentement de ses parents, et sur sa réponse négative, l'exhorta à rester soumis à la volonté et aux idées de ses parents.

Mais le contact avec l'Évangile avait été comme un trait de lumière au milieu de beaucoup d'obscurités. Le jeune homme voulut plus de lumière encore et renouvela ses visites dans les salles où l'on prêchait l'Évangile. Le 6 avril 1884, jour des Rameaux, il se donnait pour toujours à Dieu. C'était dans une salle de l'Armée du Salut. Il n'allait avoir 18 ans que trois mois plus tard ; mais, pour quiconque a connu M. Long, son extraordinaire énergie, sa volonté de fer, son caractère absolu, il est

aisé de comprendre qu'en se donnant à Dieu ce jour-là, il avait pris une décision irrévocable. Aucune opposition humaine ne put le faire changer d'avis, ni les moqueries, ni l'hostilité de son entourage et de sa propre famille.

En effet, sa famille combattit durement le nouveau converti. Pour l'empêcher d'aller aux réunions évangéliques, ses parents lui interdirent de sortir le soir. Alors, il se mit à lire à la maison les journaux religieux et surtout la Parole de Dieu. Cette littérature lui fut aussi interdite. Sa mère lui confisqua sa Bible. Il imagina alors, pour lire ses journaux religieux, d'apprendre l'anglais et de recevoir le « War Cry ». Quant à la Bible, ayant pu s'en procurer une autre, il la porta toujours sur lui, et le soir il imagina de la mettre dans un petit sac de toile qu'il portait suspendu au cou et sous ses vêtements : il dormait avec sa Bible. Ses parents lui défendirent aussi de chanter des cantiques ; il apprit à les jouer sur un instrument qu'il possédait.

Très rapidement, à cause de son caractère entier, et à cause de ce qu'il devait déjà endurer pour sa foi naissante, il s'éleva bien haut dans la spiritualité. Si on lui interdisait les sorties et l'assistance aux réunions du soir, on ne pouvait pourtant l'empêcher tout à fait de participer aux autres réunions, et d'y rendre son témoignage avec joie. Malgré sa jeunesse, il avait été chargé, à l'Armée du Salut, d'accompagner au banc des pénitents les pécheurs troublés qui cherchaient le pardon, et il les aidait par sa sympathie et ses prières. Il faillit un jour être victime des violences des ennemis de l'Evangile et de l'Armée du Salut, et il eut bien de la peine à se faire ouvrir la salle où s'étaient réfugiées les pauvres soldates ; c'est le jour où l'officier Jeanmonod fut tué à la porte de cette salle par quelques énergiques.

Alfred Long était, au moment de sa conversion, employé dans un cabinet d'affaires. Son emploi l'obligeait au mensonge. Le Seigneur lui fit comprendre que cela était incompatible avec sa profession de chrétien. Il le déclara nettement à son directeur qui se fâcha et le mit grossièrement à la porte. Le moment était venu pour lui de prendre une grande décision. Renvoyé de son bureau, combattu pour sa foi dans sa famille, dési-

reux de répondre à l'appel de Dieu, poussé par l'Esprit à rendre son témoignage au Sauveur devant les pécheurs, il reçut l'ordre intérieur ou d'obtenir de ses parents la liberté au point de vue religieux ou de quitter la maison. Ses parents furent intransigeants. Un soir, le jeune homme se trouva à la rue, seul et sans foyer dans le monde. Avait-il dix-neuf ans, au plus ? Si sa famille lui faisait défaut, son Dieu le protégea : « Mon père et ma mère m'abandonnent, mais l'Éternel me recueillera. » (Ps. 27 : 10.) Dieu le recueillit à son service. Hâtons-nous de dire que les parents revirent leur fils et qu'il leur rendit tous les services que des vieux parents sont en droit d'attendre d'un enfant respectueux. Bien qu'obligé de quitter la maison pour motif de conscience, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'à n'importe qui, il n'oublia jamais le commandement de l'Éternel : « Honore ton père et ta mère ! »

Alfred Long rencontra un brave chrétien qui lui donna l'occasion d'être employé quelques mois à bord du bateau missionnaire de la Mission Mac All, sur la Seine, aux environs du Havre. Le tout jeune homme fit impression par ses paroles profondes et son témoignage vivant. Il y eut des conversions sur le bateau comme on n'était pas habitué à en voir.

Un peu plus tard, il revint à Paris, où il connut de grandes privations et vécut dans de mauvaises conditions, ce qui causa un préjudice à sa santé. Mais il préféra endurer des privations et des souffrances que de renoncer à sa liberté de servir Dieu selon sa conscience et il ne retourna pas chez ses parents. Quand il eut vingt ans, le pasteur Borel, de la Mission Mac All, le fit venir à Nice pour en faire son collaborateur dans le poste, ouvert, dans notre ville, par cette œuvre d'évangélisation. C'est le 1^{er} novembre 1886 qu'il arriva à Nice. Au printemps de 1888, il était envoyé à Alger. Après y avoir travaillé quelques mois, M. Long revint à Nice, où il se fixa définitivement. En novembre 1888, il épousait Mlle Jeanne Poulain, fille d'un pasteur éminent qui exerça à Luneray, au Havre et à Lausanne.

A ce moment-là, M. Long n'appartenait plus à la Mission Mac All. Il affirmait l'originalité de sa vocation

en commençant à Nice une œuvre entièrement nouvelle et personnelle d'évangélisation. Il n'avait que quatre ans de vie spirituelle, mais il se sentait poussé par la force que Dieu donne à ceux qu'il a appelés et qui ne résistent ni à l'appel, ni « à la vision céleste ». Après leur mariage, M. et Mme Long décidèrent de consacrer leur foyer au service de Dieu. Ils groupèrent autour d'eux un petit cercle d'amis pour la lecture et l'étude de la Parole de Dieu et pour la prière. Ce petit cercle fut le berceau de l'Eglise qui allait naître quelques années plus tard et ne comptait que des personnes évangélisées, une à une, par M. Long ou par Mme Long et sa mère, Mme Poulain-Berthoud.

Il y avait déjà à Nice des églises protestantes, mais elles étaient toutes encore de nationalités étrangères : anglicane, écossaise, luthérienne allemande, et vaudoise. Quelle dénomination M. Long représentait-il ? Aucune. Il était là en racheté de Jésus et en témoin de sa grâce. Pour le moment, il ne voulait pas en savoir plus. Et pour trancher les questions de doctrine, il avait pris cette parole du Ps. 119 : 57 comme devise, parole qui s'était imposée à son esprit et à son cœur : « Ma part, ô Eternel, je le dis, c'est de garder tes paroles ! » Il confronta toujours les croyances et les doctrines à la Parole de Dieu. Pour lui, cette Parole était réellement la Vérité, inspirée de Dieu. C'est sur elle qu'il fonda sa foi, il l'aima, il l'étudia, il l'annonça avec fidélité. C'est elle qui le garda et des erreurs et du péché. Libre à l'égard de toute tradition ecclésiastique, il était absolument soumis à l'autorité de l'Écriture. Il soumettait tout à son jugement et devant toute nouveauté disait toujours : « Que dit la Parole de Dieu ? » Si la Parole de Dieu condamnait, pour lui c'était sans appel. Si la Parole de Dieu justifiait, alors il acceptait. Aussi, devint-il plus tard un redoutable adversaire pour toutes doctrines subversives.

Sa décision « de garder les paroles » de Dieu, c'est-à-dire d'obéir aux enseignements de l'Évangile, eut naturellement des conséquences qu'il n'avait pas prévues. Voici la plus importante pour sa vie et son ministère.

Un an après son mariage, en 1889, un enfant lui fut promis. Sa jeune femme et lui se demandèrent s'ils

